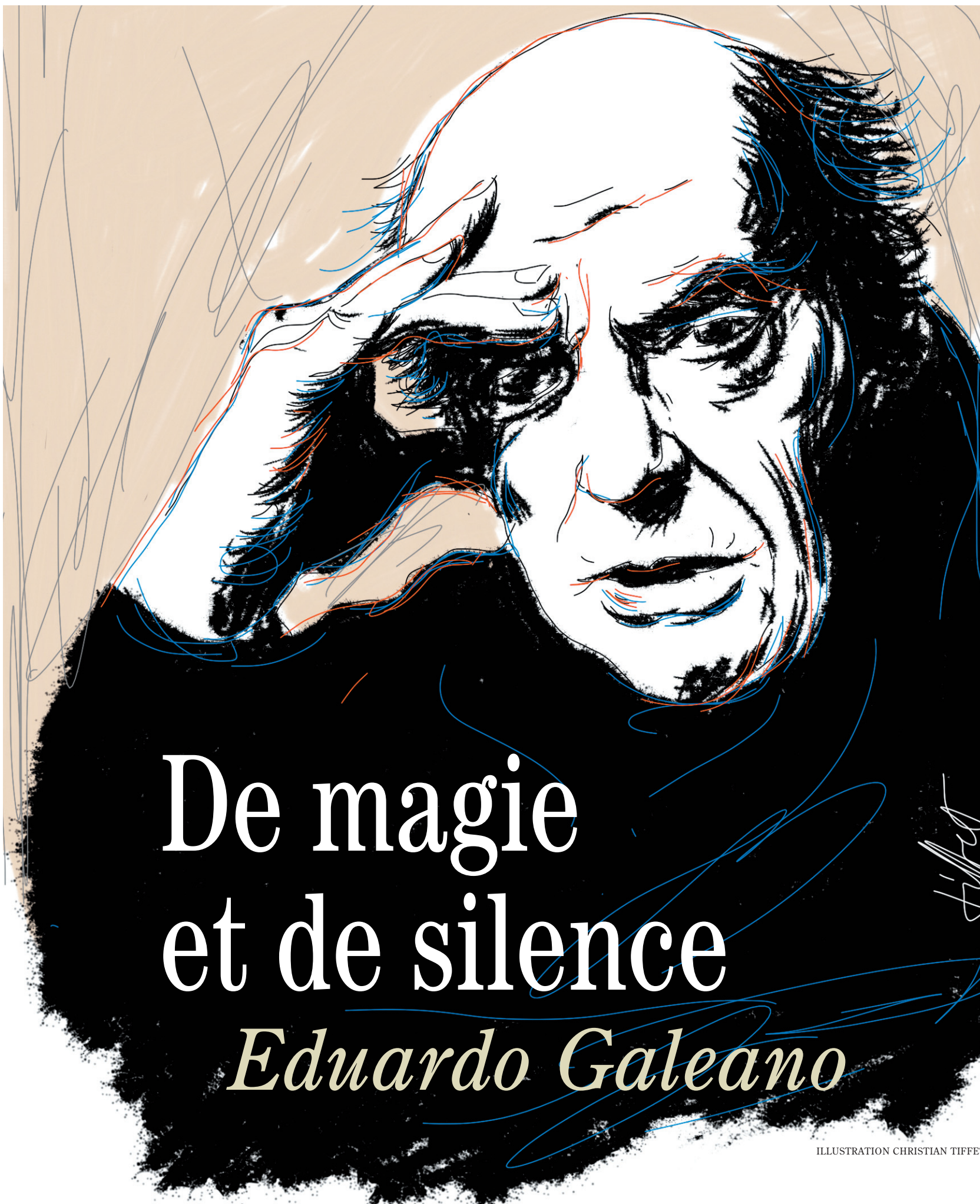


LIVRES

CAHIER F • LE DEVOIR, LES SAMEDI 27 ET DIMANCHE 28 AVRIL 2013



De magie et de silence *Eduardo Galeano*

ILLUSTRATION CHRISTIAN TIFFET

Figure majeure de la littérature latino-américaine, Eduardo Galeano poursuit depuis plus de 50 ans l'écriture d'une œuvre inclassable, traitant d'histoire et d'humanité, éclatante de réalisme mais frôlant la fiction. *Le Devoir* l'a rencontré en Uruguay, dans sa petite maison entourée d'un grand jardin, où il rassemble ses histoires et songe aux nouvelles à cueillir.

LISA-MARIE GERVAIS
à Montevideo, Uruguay

Petite et charmante, sa maisonnette est plantée dans un décor vert et fleuri d'une rue tranquille et résidentielle de Montevideo, en Uruguay. On sonne une fois. D'un pas lent, dans un silence solennel, l'auteur et essayiste Eduardo Galeano s'avance jusqu'à la porte grillagée. Son visage, d'abord fermé, s'illumine.

Pas facile de rencontrer l'un des écrivains les plus influents de l'Amérique latine. Auteur d'une trentaine d'ouvrages, parcourant le monde et ses salons du livre, l'homme est aussi occupé que sollicité. Après un échange de courriels diligent et un rendez-vous, c'est le silence radio. C'est l'ami Pablo, qui sait où il habite, qui insiste et sonne chez lui à répétition. La porte finira par s'ouvrir toute grande.

Généreux en tête à tête, Galeano dira plus tard sa haine du téléphone et autres machines. «*J'ai semé, de par le monde, une de mes calomnies préférées à leur sujet, qui est que les machines vivent de nuit*

et profitent du fait que personne ne les voit pour boire de l'alcool... C'est pour ça que le lendemain elles font des choses inexplicables», raconte l'écrivain de 72 ans, l'air d'y croire. «*Elles le savent. C'est pour ça que nous nous détestons.*»

Ainsi va le monde de l'auteur des *Veines ouvertes d'Amérique latine* — grande fresque racontant l'exploitation et le pillage du continent américain, qui a connu un regain de popularité lorsque Chávez l'a offert à Obama en 2009 — baigné dans une sorte de réalisme magique souvent associé à la littérature latino-américaine. Chaque objet, chaque tableau au mur, chaque arbre et fleur de son jardin ont une histoire.

«*Cet arbre ginkgo biloba, c'est l'arbre de la mémoire. Quand tout est cendre, il renaît*», explique Galeano, en pointant le colosse qui pousse dans son jardin. L'immense ancre de bateau accotée au mur de sa maison est le fruit d'un pari avec un capitaine. Plus loin trône un grand soleil de métal à côté duquel il pose fièrement pour l'appareil photo.

L'intérieur de sa maison, véritable musée reflétant ses pé-

lerinages et ses amitiés profondes, recèle des œuvres latino-américaines, surtout autochtones. Ici un tableau d'un ami haïtien, là une étrange gravure qui mélange le profane et le sacré d'un ami analphabète qui n'a «lu» dans sa vie que les images des magazines des salons de coiffure. Même les biscuits de *dulce de leche* en forme d'étoile qu'on nous sert avec le café viennent de la pluie qui tombe sur Montevideo.

D'histoires et de silence

Galeano parle de chaque chose avec émotion et respect, leur valeur venant davantage de l'histoire que chacune porte. Et il en fait des livres. «*Il s'agit de garder les yeux ouverts et l'oreille tendue pour écouter et voir ce qui normalement ne s'écoute et ne se voit pas*», note l'écrivain de sa voix caverneuse et réconfortante.

Les histoires à raconter sont partout; elles peuvent frapper à la porte, mais le plus souvent elles se cachent. Il faut les traquer jusqu'au fond des bibliothèques. C'est ainsi que l'Uruguayen a découvert, dans le lexique d'un ouvrage écrit par un prêtre espagnol, que les

Chiriguano, Indiens du nord de l'Argentine, avaient savamment nommé un livre «*peau de Dieu*» dans leur langue, le guarani. «*Je tombais tout le temps sur ce genre de merveilles, se réjouit Galeano, au sujet de ces "cadeaux de Dieu". Je n'ai jamais manqué d'histoires à raconter.*»

VOIR PAGE F 2 : GALEANO

Eduardo Galeano

1940: naissance à Montevideo

1960: rédacteur en chef de l'hebdomadaire *Marcha*, puis directeur d'*Época* en 1964

1971: publication des *Veines ouvertes de l'Amérique latine*, œuvre majeure — parmi une trentaine d'ouvrages — traduite en 18 langues.

1973: emprisonnement et exil en Argentine en raison de la dictature, puis en Espagne en 1976

1985: retour à Montevideo sous un gouvernement démocratiquement élu



En aparté:

Clément Marchand (1912-2013) Page F 2



Lori Saint-Martin, le couple passé au scalpel Page F 3

Dracula se fait les dents

Le site Slate a révélé cette semaine une feuille de notes rédigées par Bram Stoker en préparation à la rédaction de son roman *Dracula*, publié en 1897. Initialement nommé «*comte Wampyr*», qui signifie vampire en allemand, le célèbre buveur de sang a bien failli être d'ascendance germanique avant que son créateur se ravise en optant plutôt pour des racines roumaines, plongeant du côté de la Transylvanie. Sur le brouillon, le nom «*Wampyr*» a été raturé et remplacé par «*Dracula*», un nom qui devait passer à l'histoire. Mort avant que son œuvre connaisse le succès phénoménal que l'on sait, l'écrivain irlandais ne sut jamais que sa création avait, comme dans son roman, accédé à l'immortalité.

Le Devoir

Les finalistes du prix Émile-Nelligan connus

Les organisateurs du prix Émile-Nelligan, qui récompense le meilleur recueil d'un poète de moins de 35 ans, ont révélé jeudi les trois finalistes pour l'année 2012. Il s'agit de Mario Brassard pour *Le livre clairière* (Les Herbes rouges), de François Guerrette pour *Pleurer ne sauvera pas les étoiles* (Poètes de brousse) et de Catherine Harton pour *Francis Bacon apôtre* (Poètes de brousse). La remise aura lieu le 13 mai à 17 h 30 à la Grande Bibliothèque après une lecture de poésie. Le lauréat ou la lauréate remportera une bourse de 7500\$ ainsi qu'une médaille en bronze à l'effigie du poète. Les finalistes recevront 500\$ chacun.

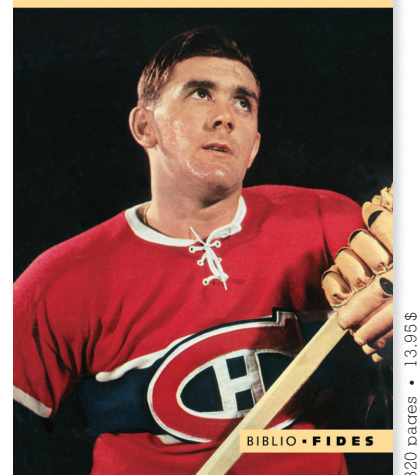
Le Devoir

Les représentations de Maurice Richard dans la culture québécoise

Benoît Melançon

Les yeux de Maurice Richard

Une histoire culturelle



BIBLIO • FIDES
livres de poche

320 pages • 13,95\$

LIVRES

EN APARTÉ

Clément Marchand (1912-2013)



JEAN-FRANÇOIS NADEAU

Plus de 200 titres, environ 30 ans d'éditions, les livres entre autres des jeunes Alphonse Piché, Yves Préfontaine, Gérard Godin, ceux aussi de Jacques Ferron, de Marie Lefranc et de Félix Leclerc: ce fut là une part importante de l'œuvre du poète Clément Marchand, décédé cette semaine plus que centenaire. Marchand était éditeur à l'enseigne du Bien public, qui fut aussi, jusqu'en 1978, le titre d'un hebdomadaire de Trois-Rivières. Mais il était d'abord écrivain.

Les soirs rouges et Courriers des villages constituent ses deux livres majeurs. Le premier, tout particulièrement, offre les signes d'une transformation poétique qui prend en compte un important changement social. Marchand «soumet la vie rurale à un regard neuf, quoique brutal et noir». Le livre reçoit le prix Athanase-David en 1939, plus importante récompense littéraire remise par le gouvernement québécois.

Dans les années 1930, le thème de la ville est encore nouveau dans nos lettres, même si les urbains, depuis le début du XX^e siècle, sont plus nombreux que les campagnards. La ville est encore présentée comme un péril. Elle est tenue à distance par un nationalisme de survivance qui, en cette époque de crise

profonde, mise son va-tout sur les vertus alléguées de la campagne.

Dans ce monde très particulier de l'entre-deux-guerres, les mots de Piché forment un pont original entre les gratte-ciel et les ouvriers, ces nouveaux paysans réduits à n'être qu'un maigre blé que l'on cueille sur le béton.

«Là-bas, aux noirs retraits des quartiers, hors des bruits,

Au long des vieux pavés où la gêne chemine,
Voici leurs toits groupés en essaim, que domine
Le jet des gratte-ciel immergés dans la nuit»

L'œuvre de Marchand ne se détache pas tout à fait de ce monde de vieilles choses et de vieilles gens que le nationalisme de la survivance tend à magnifier. Son *Courriers des villages*, illustré par Rodolphe Duguay, s'attache à un certain univers régionaliste, mais comme pour mieux en signifier la fin. Un peu, toutes proportions gardées, comme le grand livre de Cervantès annonce, avec le personnage de Don Quichotte, la fin des romans épiques attachés aux récits de chevalerie.

Chez Marchand plane un lourd spectre au-dessus de nos campagnes, ce qui écarte d'embellie du pittoresque convenu. Malgré des premières impressions qui peuvent être trompeuses, l'écrivain ne s'emploie pas à éclairer les champs sous l'angle d'un idéal patriotique.

Rien ne doit bouger, rien ne doit mourir, entendait-on au pays de Maria Chapdelaine. La vie terrienne immuable, exprime Marchand, tient plutôt d'un secret difficile, quasi insoutenable. Pour pénétrer ce secret du monde paysan, disait-il, «il faut partager cet ensemble de re-

noncement, de sagesse et de satisfaction dans le travail qui sont les raisons de la vie terrienne». Mais l'instant d'après, dans sa courte nouvelle intitulée *Villages immuables*, Marchand nous annonce le suicide du fermier... En 1942, pour son *Courriers des villages*, il reçoit à nouveau le prix Athanase-David.

Je me souviens de la première fois où j'ai rencontré Clément Marchand. C'était il y a longtemps déjà. J'étais jeune, tout jeune. Il était vieux déjà, très vieux. Et on me poussait dans le dos en disant: «Vas-y! C'est peut-être ta dernière chance de lui parler. C'est un monument, Marchand.»

Je n'aime pas beaucoup déranger les monuments... D'ordinaire, je le fais surtout lorsque mon travail m'y oblige.

Les monuments sont à leur affaire. Ils nous regardent de loin les contempler. Alors, pourquoi les emmerder? Puis, lorsqu'on bouge les statues, on court toujours le risque de s'apercevoir que des vers grouillent en dessous. Aussi bien s'en tenir à les regarder de loin, tout en admirant de près leurs œuvres.

Mais Clément Marchand était un monument à taille humaine. Un être d'une politesse et d'une correction parfaite. Qu'aurais-je pu reprocher à cet aimable monsieur d'un autre temps?

Le vouvoiement chez lui, avais-je tout de suite remarqué, évoquait moins une distance qu'impose le langage qu'une forme d'éducation qui nous tirait jusqu'à elle avec douceur mais fermeté. Et cela menait loin. Il suffisait d'écouter... Parler est parfois un art, mais savoir écouter est toujours une richesse, disait sûrement Confucius.

Nérée Beauchemin, médecin de village, poète, disciple de Louis Fréchette, avait commenté les premiers poèmes de Clément Marchand. Pour Marchand, Nérée Beauchemin était à rapprocher de nous parce qu'il s'atta-

chait à chercher l'expression juste d'une réalité sans tomber dans l'emprunt d'un langage forcé, celui du rimeur des salons officiels. Beauchemin travaille, rature, revient sur son ouvrage jusqu'à trouver sa voie, quitte à susciter de la sorte une certaine incompréhension autour de lui. Il fait ce qu'il a à faire. C'est le premier mérite d'un écrivain: ne pas se tromper lui-même.

Marchand s'était entretenu un jour avec Émile Nelligan. Il faut dire que bien d'autres que lui rendaient visite au poète dans son asile. Les pèlerinages aux grands monuments ont toujours constitué un loisir fort populaire. Nelligan le savait bien et passait en conséquence une partie de ses journées à retravailler patiemment ses poèmes, la calligraphie appliquée, confondant parfois son œuvre avec celle des autres, mais heureux en définitive de pouvoir offrir des feuilles volantes à quelques-uns de ses visiteurs éblouis par l'aura de sa gloire passée.

Clément Marchand entretenait aussi une correspondance avec Alfred DesRochers, l'auteur d'*A l'ombre de l'Orford*, de 1931 à 1959.

En 1935, le journaliste et pamphlétaire Olivier Asselin l'accueille au journal *L'Ordre*. Cet ancien du *Devoir*, quelque peu difficile à suivre, ouvre alors bien grands les bras à nombre de jeunes gens qui marqueront durablement leur époque.

En discutant de tout et de rien avec Clément Marchand, je m'étais répété plusieurs fois en moi-même que je me trouvais en quelque sorte à une poignée de main de distance dans le temps de Louis Fréchette, d'Émile Nelligan et de tant d'autres... Une pensée absurde, quand on y pense, mais qui donne quand même la mesure de ce drôle de pays qui est le nôtre: on y vit toujours à très faible distance de nos classiques, ce qui rend encore plus inouï le fait que nous les connaissions si mal.

jfnadeau@ledevoir.com

GALEANO

SUITE DE LA PAGE F 1

Sur une trame politique et historique qui sert à décrire l'oppression, l'injustice, mais aussi la beauté du *fitbol*, ses ouvrages se présentent souvent sous forme de courts textes qu'on devine arrondis de fiction, comme autant de fragments qui dépeignent une réalité, même un continent. Son esprit de synthèse s'est forgé dans ses années de jeune adulte, alors qu'il embrassait la carrière journalistique. Déjà, à 14 ans, il

«Mes années de journalisme m'ont empêché de tomber dans ce que j'appelle l'"inflation verbale»

goûtait à la censure du président de l'époque pour avoir brossé la caricature d'hommes politiques dans le journal socialiste pour lequel il travaillait.

«Mes années de journalisme m'ont empêché de tomber dans ce que j'appelle l'"inflation verbale", qui est pire que l'inflation monétaire en Amérique latine. [...] Elle se justifie souvent par la prétendue complexité du message mais, en réalité, c'est le déguisement du vide. Quand quelqu'un dit quelque chose, il

doit le dire en peu de mots. Ne serait-ce que pour le respect qu'on doit au silence qui dit en taisant, contrairement aux autres langages qui disent en parlant. Et il gagne toujours. Parce qu'il est plus profond.»

Ces sages enseignements lui viennent d'un de ses maîtres, le romancier uruguayen Juan Carlos Onetti (1909-1994), avec qui il partageait le mauvais vin, les cigaretttes et le silence. «Onetti passait sa vie couché. Il ne sortait jamais. Et pour donner du prestige à ce qu'il disait, il avait l'habitude de l'attribuer à des grandes civilisations, par exemple les Chinois. Un jour, il m'a dit un proverbe chinois très important dont j'ai su plus tard qu'il n'était en rien chinois, c'était probablement une pure invention. N'empêche, je l'ai toujours eu en mémoire. Il m'a dit: "Les seuls mots qui méritent d'exister sont les mots qui surpassent le silence." Ça a guidé pour toujours mes pas sur le terrain de la littérature.»

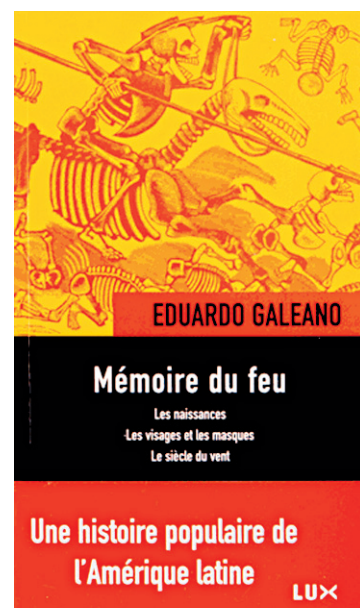
Galeano, l'inclassable

Très critique, l'œuvre littéraire de Galeano est néanmoins

à des lieux du pamphlet. Il refuse d'ailleurs toute étiquette, se vantant d'être inclassable, au grand dam des libraires qui vendent aujourd'hui des livres «comme ils vendraient des caleçons», déplore l'écrivain. «Notre monde a cette mauvaise habitude de vouloir catégoriser les choses, mettre une étiquette dans le front de chacun. Écrivain, avocat, fasciste, de gauche, catholique, et quoi encore?»

Pour son plus grand bonheur — mais à son plus grand étonnement aussi —, son livre *Patas arribas*, qui fait dans la satire et la critique des sociétés par l'absurde et est illustré par le graveur mexicain José Guadalupe Posada, s'est retrouvé classé dans la section «humour» des librairies en Espagne. «Ils ont vu les dessins de Posada et ont pensé que c'était un livre de blagues! Je l'ai laissé là où il était», rigole le fier inclassable.

Galeano s'en fait peu. Le bonheur se trouve dans les petites choses. Sur le sort de l'humanité — rien de moins —, il dit que tous ceux qui font des bulletins quasi météorologiques sur l'humeur du monde dans



dédicaces dans une foire du livre à Madrid. «Il y avait une file de je ne sais trop combien de kilomètres et je me disais que je n'allais pas m'en sortir vivant. J'y avais passé quatre cruelles heures, mais toute chose pénible a sa compensation. Et j'ai été récompensé parce que, dans cette file de gens qui me faisaient signer des livres pour l'oncle Mariano et la tante Pepa, il y avait un jeune homme, un peu timide, mais avec une bonne tête, qui s'est avancé vers moi. Je lui ai demandé à qui il offrait le livre. À sa mère, son père? Et il m'a répondu: au fleuve Paraná. J'ai signé et il est parti sans rien dire d'autre, tant il était timide. Moi, je suis demeuré coi mais ravi. C'était la première fois de ma vie que je dédicais un livre à un fleuve.» Ne reste qu'à en faire une histoire plus belle que le silence.

Le Devoir

MÉMOIRE DU FEU
TROIS TOMES: NAISSANCES,
LES VISAGES ET LES
MASQUES, LE SIECLE
DU VENT

Eduardo Galeano
Lux éditeur
Montréal, 2013, 916 pages


Voilà aussi La galerie photo dans la section ledevoir.com/culture/livres

Mémoire du feu, la trilogie

Mémoire du feu est une trilogie dans un seul grand volume. Et 20 ans de recherche, et d'exploration, et d'écriture. «Ça a été beaucoup de travail, mais ça en a valu la peine. Les livres que j'ai écrits par la suite sont plus travaillés, plus polis, mais *Mémoire du feu* a été ma première tentative de secours des voix non écoutées. Celles des vaincus, des perdants. Les Noirs, les Indiens, les femmes, les rebelles...», raconte Eduardo Galeano. Série de fragments d'humanité tout en poésie, *Mémoire du feu* a été écrit dans les années 1970, ce que l'auteur doit à la dictature qui lui a fait la faveur de l'expulser du pays. «Je me suis retrouvé avec beaucoup de temps libre et j'ai fini par écrire 1000 pages!», raconte-t-il en rigolant. Mais pour la première fois au Québec, l'œuvre est publiée dans un seul et imposant volume, comme pour montrer tout le poids de l'œuvre dans le temps, qui couvre le continent américain de l'époque précolombienne jusqu'en 1984.

HUBERT NYSSSEN

ACTES SUD • LEMÉAC



Dits et inédits

« Entre dialogues bien carrossés et joyeux coups de théâtre, entre pensées sérieuses et diableries potaches, Nyssen s'empare de son passé et de ses personnages, dignes de contes fantastiques [...]. Ce livre est exactement comme [lui]. On le parcourt avec respect. Tendresse. Et émerveillement. »

Marine de Tilly, *Le Point*

514 524-5558 lemeac@lemeac.com

Québec



Entretien avec Denys Arcand, cinéaste et auteur.

Judi 2 mai 19 h 30

Denys Arcand évoque fidèlement le personnage principal du célèbre *Trente arpents* de Ringuet.


Animation : Françoise Guénette, journaliste

Beaucoup plus qu'une librairie!

2653 Masson, Montréal, Qc


514 849-3585

Contribution suggérée : 5 \$


Triptyque
www.triptyque.qc.ca

« L'un des plus beaux ouvrages qui allie poésie et image jamais imprimés au Québec. »

- Bernard Lévy, *Vie des arts*, n° 230.



ALPHABÈTES de Patrick COPPENS

Bestiaire, 120 pages, avec 56 dessins de l'auteur. 30 \$

Retour de La Promenade des écrivains

La capitale nationale sera de nouveau l'hôte cette année de La Promenade des écrivains, une série de balades littéraires commentées se déroulant dans cinq quartiers de la ville de Québec. En tout, neuf parcours thématiques seront proposés aux lecteurs randonneurs:

Montcalm: souvenirs d'hier et d'aujourd'hui, Jacques Poulin: les sentiers du réconfort, Le premier jardin d'Anne Hébert, Le petit monde de Roger Lemelin, Sur la piste de Chrystine Brouillet, Le polar à Québec, Romans-fleuves: les sagas historiques de Québec, Un dimanche à la rivière Saint-Charles et, enfin, le populaire *Parcours exploratoire du mythe de Québec*, dont la nomenclature s'étend de Camus à Lovecraft. Du 11 mai au 27 octobre. Pour réservations et information:

www.promenade-ecrivains.qc.ca

Chrystine Brouillet

Le Devoir

LITTÉRATURE

Lori Saint-Martin: le couple passé au scalpel



DANIELLE LAURIN

Qu'est-ce qu'un couple? Qu'est-ce qui fait qu'il dure ou pas? Et qu'est-ce que l'amour au juste? Ce sont les questions soulevées par *Les portes closes*. Rien à voir avec un manuel psycho-pop, pas de réponses faciles ici. Rien d'idyllique non plus, pas une once de lyrisme rose bonbon.

Prenez une femme et un homme qui vivent ensemble depuis longtemps. Demandez-leur, en catimini, chacun pour soi, quel est le secret de leur longévité. Pariez qu'ils vont se confier sans mentir, sans vouloir épargner l'autre ni se mettre individuellement en valeur. Romantiques s'abstenir. Attendez-vous au pire.

C'est ce que fait Lori Saint-Martin dans son roman, le premier que publie cette professeure de littérature, après deux recueils de nouvelles, quelques essais. Elle a aussi traduit, avec son complice Paul Gagné, une foule d'ouvrages littéraires (de Neil Bissonnath, de David Homel, d'Ann-Marie MacDonald...), ce qui leur a valu plusieurs prix.

La plume de cette auteure est minutieuse, appliquée. Elle atteint parfois ce qu'on pourrait appeler la perfection. Elle est ciselée, mais sans pardon, tout en aspérité, acérée. Elle atteint parfois ce qu'on pourrait confondre avec de la froideur.

Le couple mis en scène dans *Les portes closes* vit ensemble depuis 35 ans. A quel prix? Nous aurons les deux côtés de la médaille: tour à tour, elle et lui se délestent de leurs non-dits. Ils entrouvriront la porte que pour l'autre ils tiennent fermée. Comment leur couple pourrait-il survivre autrement?

Ils sont peintres tous les deux. Lui, Philippe, est plus célèbre. A-t-il plus de talent pour autant? Nul ne saurait le dire. Mais, contrairement à elle, Catherine, qui s'occupe de la maison, des repas, qui a pris soin de leurs trois filles devenues grandes, il a toujours pu consacrer tout son



ARIANE GIBEAU

Lori Saint-Martin publie son premier roman, *Les portes closes*, après deux recueils de nouvelles.

temps à son art.

Un jour elle lui dira: «Tous les jours, on commence à peindre à la même heure et je m'arrête une heure avant toi pour préparer à manger. Combien penses-tu que ça fait d'heures, depuis le temps?» Sa réaction à lui: «Tu es devenue comptable tout à coup?»

Mais tout n'est pas noir ou blanc. S'il lui arrive de trouver injuste cette situation, si le «carcan féminin» lui pèse parfois, elle y trouve aussi son compte comme artiste: «c'est peut-être dans les heures perdues que se trouvent les ta-

La plume de Lori Saint-Martin est minutieuse, appliquée. Elle atteint parfois ce qu'on pourrait appeler la perfection.

bleaux, dans les gestes calmes de la cuisine claire».

Catherine est à l'heure des bilans. Autour d'elle, des couples se font, d'autres se défont. Elle ne voit plus clair en elle, elle n'arrive plus à savoir ce qu'elle veut, elle ne sait plus pourquoi elle reste là, à ses côtés, ce qu'elle attend de plus.

Elle a perdu peu à peu ses illusions, elle a compris depuis longtemps que «s'expliquer, entre mari et femme, est toujours une erreur». Elle a ce genre de réflexion: «Un vieux mariage, c'est ainsi, une série de gestes définitifs qu'on n'accomplit pas. Un couloir de portes fermées.»

Elle se pose toutes sortes de questions. «Que veux-tu dire: passer toute sa vie avec quelqu'un? Avec un autre, ou seule, aurais-

je vraiment été différente? Que veut dire aussi qu'il m'a vue jeune, moi qui maintenant suis presque vieille, qu'il s'est réveillé à mes côtés, est resté avec moi sans m'être fidèle, m'a soutenue, au récit.

Car Catherine est une femme trompée. Dans l'atelier de son mari, où elle n'a pas le droit de mettre les pieds même si elle a la clé, de petites jeunesses défilent pour faire la pose comme modèles. Après quoi Philippe les «baise», comme il dit. Comme il le lui dit à elle, Catherine, ensuite. Car: «J'ai découvert tôt la volupté de la confession. Je les baisais en s o n g e a n t , déjà, au récit.

Aux larmes de Catherine, à son pardon. Elle était là, entre nous, donnant d'emblée son absolution.»

Tordue, comme situation. Mais elle a fini par s'accommoder de tout cela. Et puis, elle a ses secrets de son côté. Un, à tout le moins, qu'elle garde bien enfoui, et qui la fait encore sourire. Mais la lassitude la guette. Elle rêve d'une autre vie.

C'est la valse-hésitation continue dans sa tête. Comment renoncer à lui, à leur belle et grande maison de riches, à leurs voyages, leurs petits plaisirs partagés, toute cette complicité établie au fil des années et qui n'appartient qu'à eux?

Lui n'est pas à l'abri non plus des remises en question. Et d'une certaine lassitude.

«Des absents tendres, voilà ce que nous sommes devenus, après tant d'années. Nous avons trouvé le calme, ou un faux-semblant.»

C'est là qu'ils en sont. Heureusement, il y a l'art. Car *Les portes closes* c'est aussi ça: une réflexion sur l'art comme nécessité, comme échappatoire, exutoire. Et repousser, qui empêche de passer à l'acte.

Lui, parlant de ses modèles-maitresses: «Je les baise à mort, je les peins à mort. Puisque c'est interdit de tuer, je peins.» Puis: «La peinture, c'est tout ça: s'évader, voler, ouvrir des portes interdites.»

Elle, de son côté: «Ma rage passe dans mes tableaux, comme un ouragan passe au large de la côte et épargne les maisons de la rive.» Puis: «C'est la peinture qui m'a retenue du bon côté des choses.»

Un personnage mystérieux apparaît par petites touches dans l'histoire. Une femme, qui appartient au passé. Et dont on ne découvre qu'à la fin le rôle qu'elle a joué dans la vie du couple. Ce qui ajoute une petite note de suspense plutôt bienvenue: on commençait à s'en nuier un peu à les voir tourner en rond tous les deux.

On aura eu droit entre-temps au récit d'enfance de chacun. Parfois, l'impression de s'égarer un peu. Mais, au final, on n'en comprendra que mieux les deux protagonistes. Sa violence contenue à lui, sa crainte à elle de se retrouver à la rue.

On saisira mieux pourquoi ils en sont venus là. Ce qui tient leur couple ensemble, malgré tout. On aura même une petite surprise à la toute fin, une ouverture qui laisse entrevoir que la donne pourrait (peut-être) changer.

Mais qu'est-ce que l'amour au juste? *Les portes closes* ne répond pas à cette question. On ne sent pas vraiment l'amour dans ce couple. On sait que le désir a déjà été là, brûlant, qu'il existe encore, mais l'amour? A moins que ce soit ça, justement: cette soudure, cet attachement fait de replis nécessaires?

LES PORTES CLOSES

Lori Saint-Martin
Boréal
Montréal, 2013, 224 pages

75 ANS DE SPIROU

Dans les archives d'un incubateur d'imaginaire collectif

FABIEN DEGLISE

Le secret était bien gardé... Alors que Spirou — le personnage et le journal qui porte son nom — célèbre en ce moment son 75^e anniversaire de naissance, *Le Devoir* a découvert un trésor insoupçonné pour les amateurs de bande dessinée et d'histoire du 9^e art dans une des bibliothèques de l'Université du Québec en Outaouais (UQO), seul établissement universitaire à posséder un programme de formation en bédé: les archives intégrales du journal *Spirou*, du 21 avril 1938, jour de sa mise au monde, à aujourd'hui. Une collection d'originaux, unique en Amérique du Nord, qui permet, à condition de porter des gants blancs — au sens propre —, de faire un étonnant voyage dans le temps à bord de cet incroyable incubateur d'imaginaire collectif.

«C'est un privilège d'avoir une collection comme celle-là, résume Sylvain Lemay, spécialiste du 9^e art et professeur à l'École multidisciplinaire de l'image de l'UQO. Nous en avons hérité par un heureux hasard: c'était la propriété d'un avocat de Montréal [Serge de Gagné] décédé au début des années 2000. Son fils a voulu en faire don à la Bibliothèque nationale du Québec qui n'en a pas voulu. Alors, il nous l'a offerte.»

Complète et surtout en parfait état, l'intégrale du *Journal de Spirou* — désormais appelé seulement *Spirou* — entre dans plus de 520 boîtes. Il contient toutes ces pages historiques sur lesquelles plusieurs



Le premier *Journal de Spirou* publié par Dupuis en Belgique en 1938. Étrangement Spirou, un jeune enfant, y fume le cigare.

grands noms de la bédé franco-belge ont fait leurs premiers pas, avant de marquer le reste de la francophonie: de Lucky Luke à Gaston Lagaffe en passant par Natacha, les Schtroumpfs, Benoît Brisefer, Yoko Tsuno, Papyrus et les autres. Ce patrimoine, que *Le Devoir* a exploré cette semaine, contient également une pièce rare: *L'espiègle au grand cœur*, un vrai-faux *Spirou* publié pendant la Deuxième Guerre mondiale pour contourner un interdit de l'occupant allemand.

Le Devoir

D Lire aussi : Un reportage complet sur les archives de *Spirou* au Québec à ledevoir.com/culture/livres

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

Prendre l'eau

CHRISTIAN DESMEULES

Sur papier, bien sûr, l'idée était séduisante. S'embarquer à Barcelone sur un porte-conteneurs flambant neuf en direction du Brésil. Mais, seule passagère sur le *Cala Lucinda* en compagnie d'un équipage tout philippin, d'un capitaine qui garde ses distances, d'un premier officier croate qui prend plaisir à lui distiller ses remarques misogynes, la narratrice de *Dix jours en cargo* finit vite par déchanter.

Devant elle, une dizaine de jours pour faire le point, remet-

Ces dix jours à bord de cet «amas de fer» seront pour elle une expérience faite de temps et de vide

tre la machine en marche, prendre l'air. Peu de bagages l'accompagnent, mais elle porte avec elle un attirail tout de même lourd: un projet d'écriture en mer et une blessure amoureuse encore à vif. Et l'espoir, surtout, de reconquérir «cette conscience fauve de la vie» qui a fini par lui échapper au seuil de la quarantaine.

Ces dix jours à bord de cet «amas de fer» seront pour elle une expérience faite de temps et de vide, où elle réfléchira à voix haute sur la création et la procrastination. Car le roman se refuse à elle. «Rien ne vient.» Son «grandiose voyage vers le Brésil» chavire, ses relations avec le capitaine et le Croate tournent un peu au vinaigre, elle s'enferme de plus en plus dans sa cabine et en vient à remettre en question

cette aventure qui prend de plus en plus la couleur sombre de l'échec. «Il y a, dans ces voyages que je m'entête à faire seule, une relation étroite avec le Rien.»

Ainsi va *Dix jours en cargo*, premier roman autofictif d'Isabelle Miron, poète, essayiste et professeure de littérature à l'UQAM. Pendant dix jours, l'univers se scinde en deux: le dehors et le dedans. Côté hublot, la vue, l'infini de l'océan, les poissons volants, de rares albatros. Côté cabine, l'immobilité, les tensions avec l'équipage, quelques rêves agités et un «magma gluant» qui finit par tout envelopper.

Elle réalise vite que la liberté est souvent une illusion — que l'on soit en mer ou sur la terre ferme. L'écrivaine-passagère devient bel et bien sa propre géolière, enfermée dans sa cabine et incapable d'écrire une «vraie» ligne ailleurs que dans son carnet de notes.

En recyclant les pages de son journal de bord, Isabelle Miron récupère en quelque sorte sa mise. En collant au plus près de l'expérience, elle nous livre le récit magnétique d'une trajectoire accidentée qui nous entraîne de l'enthousiasme à la désintégration lente jusqu'au souffle libérateur du Brésil.

Collaborateur
Le Devoir

DIX JOURS EN CARGO

Isabelle Miron
Leméac
Montréal, 2013, 112 pages

P Gaspard LE DEVOIR		PALMARÈS	
Du 15 au 21 avril 2013			
RANG	AUTEUR/ÉDITEUR	CLASSEMENT PRÉCÉDENT (N ^o DE SEMAINES)	
▼ Romans québécois			
1	mán	Kim Thúy/Libre Expression	1/3
2	Les héritiers d'Enkidiev • Tome 7 Le conquérant	Anne Robillard/Wellan	2/4
3	Ce qui se passe au Mexique reste au Mexique !	Amélie Dubois/Éditeurs réunis	5/24
4	Félicité • Tome 4 Une vie nouvelle	Jean-Pierre Charland/Hurtubise	3/8
5	La fiancée américaine	Éric Dupont/Marchand de feuilles	6/25
6	Les deux saisons du faubourg	Mylène Gilbert-Dumas/VLB	4/2
7	Gaby Bernier • Tome 2	Pauline Gill/Québec Amérique	7/10
8	Mâle, femelle et autres espèces animales	Evelyn Gauthier/Éditeurs réunis	8/4
9	Souvenirs de la banlieue • Tome 4 Junior	Rosette Laberge/Éditeurs réunis	9/7
10	Ce ne sera pas si simple	Annie L'Italien/Druides	-/1
▼ Romans étrangers			
1	Cinquante nuances plus claires • Tome 3	E. L. James/Lattès	1/11
2	Cinquante nuances plus sombres • Tome 2	E. L. James/Lattès	3/15
3	Cinquante nuances de Grey • Tome 1	E. L. James/Lattès	2/29
4	Demain	Guillaume Musso/XO	4/6
5	Un sentiment plus fort que la peur	Marc Levy/R. Laffont Versilio	5/8
6	22 / 11 / 63	Stephen King/Albin Michel	6/5
7	Crossfire • Tome 1 Dévoile-moi	Sylvia Day/Flammarion Québec	8/17
8	Crossfire • Tome 2 Regarde-moi	Sylvia Day/Flammarion Québec	7/7
9	Remèdes pour la faim	Deni Yvan Béchard/Alto	-/1
10	La vérité sur l'affaire Harry Quebert	Joël Dicker/Faliois Âge d'homme	9/18
▼ Essais québécois			
1	La bataille de Londres	Frédéric Bastien/Boréal	1/2
2	À brûle-pourpoint	Normand Lester/Intouchables	2/4
3	Libérez-vous des syndicats!	Eric Duhaime/Genex	3/8
4	Journal d'un écrivain en pyjama	Dany Laferrière/Mémoire d'ancêtre	5/10
5	Le printemps québécois. Une anthologie	Collectif/Écosociété	6/4
6	Vieillesse avec grâce	Denise Bombardier/Homme	4/10
7	Où vont les États-Unis?	Donald Cuccioletta/M éditeur	10/2
8	Charles Sirois, l'homme derrière François Legault	Richard Le Hir/Michel Brûlé	7/2
9	En terrain miné. Correspondance en temps de guerre	Roxanne Bouchard Patrick Kégle/VLB	-/1
10	Zombies. Sociologie des morts-vivants	Vincent Parisi/XYZ	-/1
▼ Essais étrangers			
1	Fin de l'Occident, naissance du monde	Hervé Kempf/Seuil	5/10
2	No steak	Ayméric Caron/Fayard	8/3
3	Les milliardaires. Comment les ultra-riches...	Linda McQuaig Neil Brooks/Lux	10/2
4	Une autre vie est possible	Jean-Claude Guillebaud/Iconoclaste	6/2
5	Confessions d'un jeune romancier	Umberto Eco/Grasset	-/1
6	1493. Comment la découverte de l'Amérique...	Charles C. Mann/Albin Michel	1/6
7	Adolf Hitler. La séduction du diable	Laurence Rees/Albin Michel	2/7
8	Dr House, l'esprit du shaman	Martin Winckler/Boréal	-/1
9	La passion suspendue. Entretiens avec...	Marguerite Duras Leopoldina Palotta Della Torre/Seuil	-/1
10	Indignez-vous! (Édition revue et augmentée)	Stéphane Hessel/Indigène	-/1

La BTLF (Société de gestion de la Banque de titres de langue française) est propriétaire du système d'information et d'analyse Gaspard sur les ventes de livres français au Canada. Ce palmarès est extrait de Gaspard et est constitué des relevés de caisse de 215 points de vente. La BTLF reçoit un soutien financier de Patrimoine canadien pour le projet Gaspard.

© BTLF, toute reproduction totale ou partielle est interdite.

TANGUY CHÂTEL

Conférence

Mercredi 1^{er} mai 19 h 30

«Accompagner la souffrance spirituelle en fin de vie»

À LA LIBRAIRIE PAULINES

2653, rue Masson à Montréal, (514) 849-3585

Contribution suggérée: \$ 5

ALBIN MICHEL

LITTÉRATURE

Une journée américaine

LOUIS
HAMELIN

« **L**e football américain, c'est de la stratégie, de la tactique, et en plus d'être de la putain de poésie en mouvement, c'est un jeu pour des gens qui pensent », lance un des personnages du roman de Ben Fountain. Et il a raison, ce gars. Poésie? Je n'ai qu'à fermer les yeux pour revoir Antonio Holmes, étiré de tout son long comme une danseuse de ballet, attraper du bout des doigts, sur le bout des orteils, la passe victorieuse du gros Ben avant de plonger en touche avec un type sur le dos pour mettre fin au Superbowl de 2009. Au même moment, ailleurs sur le terrain, un ailier défensif ou un second extérieur est sans doute en train de foncer vers le quart-arrière avec la ferme intention de l'expédier à l'infirmerie sur une civière.

Le football américain est à la fois le plus gros show du monde du sport organisé et le plus militarisé des jeux d'équipe, dans son esprit, dans son principe même. À la guerre, vous avez en face de vous quelqu'un qui veut vous tuer. Au football, il rêve seulement de vous infliger un traumatisme crânien.

Faire se rencontrer, sur un même terrain, la guerre et le football américain était donc une bonne idée qui est venue à Ben Fountain. Impossibles de trouver meilleur observatoire où se pencher sur les mœurs belliqueuses de l'empire, impossible de trouver meilleur microscope qu'un grand stade le dimanche après-midi pour disséquer la vie contemporaine de ce pays qui demeure le point de mire du monde. Et si vous vivez dans cette antithèse de Boston, dans cette cité emblématique du côté sombre de la force qu'est Dallas, et que vous avez le front de vous approprier, à des fins romanesques, deux institutions nationales: l'équipe locale, la vache sacrée, America's Team elle-même, j'ai nommé les Cowboys, et le Thanksgiving Day, alors, d'un point de vue strictement litté-

raire, tous les espoirs semblent permis.

Le romancier, c'est sa chance et son bonheur, est un travailleur essentiellement solitaire qui n'est pas tenu de soumettre ses idées de livre à un quelconque comité de lecture pour approbation préalable, comme ça peut arriver dans le business du cinéma. J'imagine assez bien Fountain s'adressant à un tel comité: Voyez-vous, c'est l'histoire de Billy, un des huit soldats survivants d'un régiment engagé en Irak qu'un récent fait d'armes devenu viral sur Internet a catapultés au rang de héros de la nation. On accorde à ces braves une permission de deux semaines pour une tournée triomphale des States, une apparition à David Letterman, toute la sauce, et aussi, une invitation au Texas Stadium de Dallas pour le classique match de Thanksgiving, où ce qui reste du régiment Bravo doit être présenté à un public patriotique et reconnaissant. Et là, ben, pour faire court: Billy va avoir une aventure avec une des pom pom girls des Cowboys...

Désolé mais, si je siège à ce comité, je donne aussitôt un coup de poing sur la table. Voyons donc, Fountain! Pensez-vous vraiment que vos lecteurs vont gôber un aussi gros cliché? Les pom pom girls des Cowboys de Dallas, rien de moins! Les créatures les plus silencieuses et les moins accessibles de l'univers! Et vous dites qu'elle s'appelle Manon, en plus? Là là. Allez faire vos devoirs, mon vieux, et vous reverrez nous voir...

De fait, le héros étasunien dénommé Billy a bel et bien, dans un recoin de vestiaire, un flirt poussé jusqu'au petit coup de tampon avec une de ces formidables filles court vêtues. C'est important pour Billy, anecdotique pour nous. L'essentiel est ailleurs — mais pas invisible pour les yeux, n'en déplaise à Saint-Exupéry, lequel, ça paraît, n'a jamais regardé les pom pom girls des Cowboys comme il faut. L'essentiel est, comment dire? Assez voyant merci, spectaculaire, comme le décolleté en cuir de Beyoncé. La description du spectacle de la mi-temps du match fictif mis en scène par Ben Fountain, qui semble anticiper sur celui du

Superbowl de 2013, avec la même chavirante Beyoncé en vedette, est un jubilant morceau de bravoure où l'écriture colle jusqu'au vertige à la folle mesure de son objet.

« Non pas un spectacle, mais un instrument en vue de quelque chose, un vœu, une invocation. [...] sorte de porno soft sous un vernis martial. A moins d'un sacrifice humain ou de vrai sexe pratiqués sur le terrain, on ne pourrait pas concevoir meilleur spectacle pour faire monter la température. » « Se pourrait-il que la publicité soit le but de toute l'opération? Que la partie ne soit qu'une pub pour les pubs? » « Heureusement, il y a des stands dans tous les coins, de sorte que la foule ne manque pas de tentations, et ça a été pareil partout où les Bravo sont passés, aéroports, hôtels, stades et palais des congrès, dans les centres-villes comme dans les banlieues, les stands dominent le paysage. Quelque part en chemin, l'Amérique est devenue un gigantesque centre commercial auquel s'est greffée une nation. »

Il y a aussi ce personnage qui, au milieu du théâtre d'apparences frappé de gigantisme qui les submerge, rappelle avec à-propos à son pote: « Tu es en train de vivre une journée américaine normale. »

Tous ces extraits rendent compte, chacun à sa manière, encore trop faiblement peut-être, du caractère époustouflant et implacable de cette prose. Ajoutez-y un producteur de cinéma qui suit les Bravo comme leur ombre, avec en poche un scénario pas encore écrit et en bouche un contrat. Quant au football, équipe mythique ou pas, sa mystique guerrière et la monstruosité de ses délires anatomiques n'avaient aucune chance d'échapper à la vision acérée de l'auteur: « Où ce sport pourrait-il fleurir sinon en Amérique, l'Amérique et ses millions d'hectares fertiles plantés de maïs, de soja et de blé, ses lacs entiers de lait, ses montagnes de fruits et de légumes cultivés à longueur d'année, [...] ce pipeline formidable qui crache bœuf, poulet, poisson et porc gavés et engraisés dans les parcs, bourrés de vitamines et de vaccins, ces usines bourdonnantes qui produisent des protéines en accéléré, le tout culminant après plusieurs générations d'alimentation gargantuesque en cette souche d'humains de calibre industriel. »

Et il ne parle même pas de la pharmacie! Billy, lui, embrasse sa cow-girl et retourne casser de l'Irakien. Comme le dit le sergent: « Donnez-leur des armes automatiques et quelques produits énergisants, et ils feront sauter tout ce qui bouge. » L'homme fabriqué en usine est aussi un rêve de généraux.

FIN DE MI-TEMPS POUR
LE SOLDAT BILLY LYNN

Ben Fountain
Traduit de l'anglais par Michel Lederer
Albin-Michel
Paris, 2013, 403 pages

BIOGRAPHIE

Flaubert, les œuvres et pas autre chose

GILLES ARCHAMBAULT

À tout écrivain à ses débuts, je recommanderais la lecture de la *Correspondance* de Flaubert. En son entier. Il y apprendrait comment un homme épris de littérature dès ses premières années se débrouille comme il peut avec sa passion de l'œuvre à faire tout en vivant dans le siècle. Flaubert à sa table de travail, tout à son gueloir, reprenant sans cesse une phrase, écrivant vingt pages pour finalement ne garder qu'une ligne ou deux, telle est l'image qu'il convient de garder quand il s'agit de l'auteur de *Madame Bovary*. Evidemment, il y a plus.

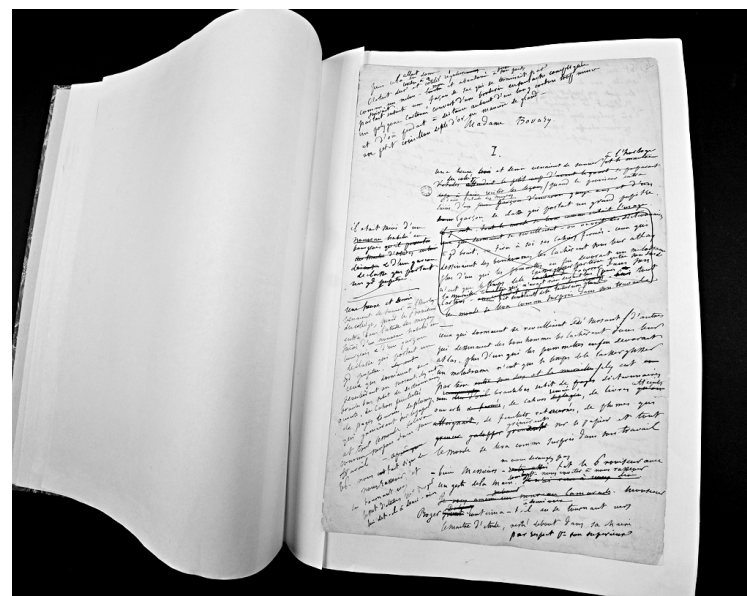
Michel Winock, essayiste du *Siècle des intellectuels*, a lu et relu la *Correspondance* de l'ermite de Croisset. C'est elle qui est à la source de sa passionnante biographie. À l'annonce de cette parution, je m'étais demandé pourquoi il avait décidé de se pencher après tant d'autres sur ce destin exemplaire d'un écrivain qui écrivait à son ami Ernest Feydeau: « L'artiste ne doit pas exister. Sa personnalité est nulle. Les œuvres! Les œuvres! et pas autre chose. »

L'artiste existait bel et bien. Du moins dans le cas de Flaubert. « L'idiot de la famille », si on se fie à Sartre, a eu dès l'enfance tendance à ne voir, comme il l'écrivit, dans les gens qui l'entouraient que des personnages de livres à écrire. Ce qui ne veut pas dire qu'il n'a pas été un ami sincère, que la compagnie des femmes lui était indifférente, qu'il n'était pas un homme dont on disait qu'il était bon.

Que cet homme qui détestait les bourgeois ait eu une vie de bourgeois n'est pas contestable. Fils d'une sommité de la médecine, directeur de l'hôpital de Rouen, il n'a jamais eu à gagner sa croûte, choisissant très tôt la voie étroite. Quand, ayant lu à ses amis sa *Tentation de saint Antoine*, il s'aperçoit de son échec, il est terrassé. Mais pas au point de rentrer dans le rang, de se caser. Il ira plutôt en Orient avec Maxime du Camp.

Très tôt, il y a l'attaque d'épilepsie. Très tôt, aussi, le bel homme qu'il était dans sa jeune vingtaine se transforme en une sorte de géant au front dégarni et au ventre proéminent. L'adolescent qui a été bouleversé par la vue d'Élisa, la belle baigneuse aperçue à Trouville, se transforme en célibataire endurci qui craindra toujours les amours trop ardentes, qui ne souhaitera jamais être père et qui demandera au travail d'écriture ce que la vie ne lui apporte pas.

Pourtant, cet esthète rébarbatif a connu auprès de George Sand une très riche amitié. On sait aussi qu'il a entretenu une correspondance avec une lectrice, célibataire sans charme et aux velléités littéraires, ayant des convictions opposées aux siennes. Il a été un compagnon fervent de sa sœur Caroline, a beaucoup aimé sa nièce, acceptant d'être ruiné pour lui venir en aide. Des femmes, il craignait l'amour, ce



ROBERT FRANÇOIS AGENCE FRANCE-PRESSE

La version manuscrite du *Madame Bovary* de Flaubert.

sentiment qui le détournerait de l'écriture, mais recherchait leur amitié et ne dédaignait pas de certaines d'entre elles les rapports amoureux.

« Ah! comme je suis las de l'ignoble ouvrier, de l'inepte bourgeois, du stupide paysan et de l'odieuse ecclésiastique! » Ce à quoi George Sand lui répond: « Tu affirmes que le peuple a toujours été féroce, le prêtre toujours hypocrite, le soldat toujours brigand, le paysan toujours stupide! Tu dis que tu savais tout cela dès ta jeunesse et tu te réjouis de n'en avoir jamais douté parce que l'âge mûr ne t'a apporté aucune déception: tu n'as donc pas été jeune! Ah nous différons bien, car je n'ai jamais cessé de l'être si c'est être jeune que d'aimer toujours. » À ce compte, Flaubert n'a jamais été jeune.

On voit que Flaubert atteint par l'art des sommets que ne frôle même pas son amie dans ses romans, mais que cette dernière a une conscience sociale et politique nettement plus avancée que la sienne. En 1848, elle est nettement pour la République alors que le partisan de l'art pour l'art qu'est Flaubert en a même contre le suffrage universel!

Lorsqu'en 1870 Paris est envahi par les Prussiens, Flaubert quitte sa réserve, soudainement devenu presque patriote. Lui qui n'avait jamais vu la nécessité des guerres est même prêt à prendre les armes. Dans la lutte des Communards contre les Versaillais, il opérerait pourtant pour ces derniers. Il est de ceux qui voient dans la loi du nombre une menace.

Flaubert a souvent répété que « les honneurs déshonorent, le titre dégrade, la fonction abrutit ». Quand il apprend que son ami Renan se meurt d'être élu à l'Académie, il dit: « Quand on est quelqu'un, pourquoi vouloir être quelque chose? » Il ajoute ailleurs que « les gens de lettres sont des putains qui finissent par ne plus jouir ». Quand arrive la célébrité à la suite de la publication de *Madame Bovary*, Flaubert se rend de plus en plus fréquemment à Paris, connaît la vie des salons, se lie avec Edmond de Goncourt, Zola, Daudet, Victor Hugo. Au restaurant, à l'écart dans un salon par-

ticulier, il se déchausse, plus Viking que de raison.

Quand arrive la ruine, il finit par accepter, après de multiples hésitations, un poste honorifique à la Bibliothèque nationale qui lui assurera une modeste pension. C'est pour lui une ultime reddition.

La biographie de Michel Winock est exemplaire à plus d'un titre. Pour commencer, il y a le cas Flaubert. Comment une œuvre d'une telle importance a-t-elle pu prendre naissance chez un homme que rien ne prédisposait à une telle réussite? On pourrait se dire que la lecture de la *Correspondance* de l'auteur suffit à se faire une juste idée de son parcours. Winock enrichit cette vision par le recours au *Journal* des Goncourt, les citations extraites d'œuvres du temps et la fréquentation d'archives. Si Flaubert n'avait pas détruit la presque totalité des lettres que lui avait adressées Louise Colet, nous en saurions davantage sur une liaison qui atteint fini par le lasser des attaches trop prenantes. Mais est-ce si grave?

Jamais les attitudes de Flaubert, ses partis pris politiques, ses emportements à l'emporte-pièce n'ont été analysés, à ma connaissance, avec autant de perspicacité. Winock situe avec intelligence le contexte social dans lequel se sont déroulés les enjeux politiques importants du XIX^e siècle. Il montre la grandeur et les limites d'un des créateurs importants de la littérature française. Devant une figure de l'importance de Flaubert, on est constamment devant l'hyperbole. Que vaut son combat de l'art pour l'art? Le bourgeois qu'il était le rendait-il imperméable à l'amour de l'humanité? Il n'y a pas de réponses nettes à ces questions. Il y a des analyses qui nous passionnent justement parce qu'elles n'apportent pas de réponses.

Collaborateur
Le DevoirFLAUBERT
Michel Winock
Gallimard
Paris, 2013, 534 pages

CHARLES BOLDOC

Les truites à mains nues

PRIX ADRIENNE-CHOQUETTE 2013

Leméac Éditeur offre ses félicitations à Charles Bolduc, lauréat du prix Adrienne-Choquette 2013 pour le recueil de nouvelles *Les truites à mains nues*.

« Les mensonges du masque social, "l'imposition des orthodoxies", comme les émerveillements du quotidien et la fascination pour la beauté des femmes, tout cela est convoqué dans ce recueil à la plume précise, généreuse, presque exubérante par endroits, réservée, sage et maîtrisée pourtant [...] »

« La voix de Charles Bolduc est une voix singulière, une voix vraie, une voix mûre qui livre ses hantises du temps qui passe sans aucun artifice. Un recueil marquant. »

Jury du prix Adrienne-Choquette 2013

514 524-5558 lemecac@lemecac.com

olivieri
Librairie & Bistro

Vérité et amour
roman

~ Au cœur de la littérature ~

Lundi 29 avril, 17h00

Lancement

En collaboration avec le Centre de recherche interuniversitaire sur la littérature et la culture québécoises (CRILCO) et le Département des littératures de langue française de l'Université de Montréal

Université de Montréal

5219, Côte-des-Neiges
[Métro Côte-des-Neiges]

Entrée libre
Réservation obligatoire
RSVP : 514.739.3639
Bistro : 514.739.3303

CLAIRE LEGENDRE

Claire
LEGENDRE

« La vérité et l'amour doivent triompher du mensonge et de la haine. »

Par ce slogan célèbre, Václav Havel résuma l'esprit de la Révolution de velours. Dans son plus récent roman, Claire Legendre, auteure des romans *Vianche* (1999), *La Méthode Stanislavski* (2006), *L'Écorchée vive* (2009) aux Éditions Grasset, a tenté de faire résonner ces mots dans l'intimité de nos vies.

Faites imprimer
votre propre livre

Votre roman, votre récit, vos souvenirs.
25 copies, 500 copies, une seule copie...
C'est vous qui décidez.

Qualité librairie

Claire Ajar
Le frère de l'autre
Histoire inventée

bouquinplus.com
Service de livre à la demande

Pierre Larochelle
plarochelle@bouquinplus.com
514 277-6022 poste 231

LIVRES

Le tour du Québec... en surnoms

PAUL BENNETT

Savez-vous pourquoi le village de Guyenne, en Abitibi-Témiscamingue, est surnommé «la Petite Russie» et Saint-Henri-de-Taillon, au Lac-Saint-Jean, «la Pipe»? Et pourquoi le Saint-Laurent est appelé «le Chemin qui marche» et l'île d'Orléans, «l'île des Sorciers»?

Voilà quelques-unes des énigmes que les auteurs du *Québec autrement dit*, le géographe Henri Dorion et l'historien et photographe Pierre Lahoud, soumettent à l'attention des curieux de toponymie. Car de nombreuses villes et régions du Québec, comme ailleurs dans le monde, se sont vues affublées de drôles de surnoms, forgés par les légendes, la petite histoire ou l'imagination populaire.

Si les «perles», «reines» et «capitales» de ci et de ça pullulent sans surprise, d'autres surnoms témoignent de l'invention langagière ou du sens de la métaphore des gens du coin. Comme dans le cas de «la Pipe» pour désigner Saint-Henri-de-Taillon: autrefois, une pipée désignait le temps qu'on mettait à fumer une pipe et la distance parcourue pendant ce temps. Saint-Henri a donc été surnommé la Pipe «du fait qu'autrefois les canotiers y faisaient traditionnellement escale, le temps d'une pipée».

Dans la même région, Chambord, Royaume de la ouaniche, est aussi connue comme «Chambord-Boucanne». Vous devinez pourquoi? C'est que dès 1888, mais durant seulement cinq ans, ce village fut le terminus du chemin ferroviaire et que le ciel de Chambord était



PEDRO RUIZ LE DEVOIR

Le fleuve Saint-Laurent s'est vu attribuer plusieurs surnoms, dont «le Chemin qui marche».

«emboucané» par la vapeur des locomotives.

Si le village de Guyenne, en Abitibi, a pris le nom de «Petite Russie», ce n'est pas en raison d'un climat qui évoquerait la Sibérie, mais parce que le Syndicat coopératif des pionniers, fondé en 1947, y était particulièrement actif. «Une vingtaine d'agriculteurs, raconte Dorion, renonçant à l'entreprise privée, décidèrent de mettre leurs efforts en commun, sur une base égalitariste, pour former une des plus célèbres coopératives agricoles du Québec.» Si cette initiative rappelle les kolkhozes russes n'a pu résister à l'épreuve de la réalité, elle a toutefois imprégné les esprits puisqu'encore au début des années 1970, le journal local s'appelait *La Mini Pravda!*

Le fleuve Saint-Laurent, quant à lui, s'est vu attribuer plusieurs surnoms, dont le plus évocateur est «le Chemin qui marche», traduction de l'algonquien Magtogoek, évoquant l'impression des canoteurs d'être stationnaires par rapport à l'eau quand ils se laissent emporter par le courant.

Et pourquoi l'île d'Orléans est-elle connue comme «l'île des Sorciers»? Certains racontent que des sorciers autochtones auraient prêté l'arrivée des premiers navires français, tandis que d'autres soutiennent qu'un sorcier local, un certain Lavallée, aurait fait échouer une partie de la flotte anglaise en 1711.

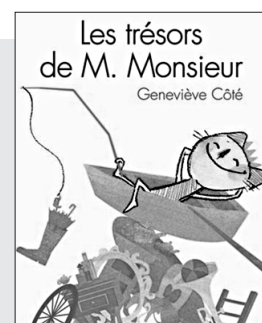
Le lecteur fera bien d'autres découvertes dans *Le Québec autrement dit*. Les auteurs auraient pu cependant nous épargner

beaucoup de ces «capitales» de l'acier ou de la pomme, surnoms fades qui découlent le plus souvent d'une décision des autorités ou, pire, des agences de publicité. Bien que le contenu de l'ouvrage demeure le plus souvent anecdotique, la comparaison avec les surnoms d'autres villes et régions dans le monde lui ouvre des horizons. Et l'inventaire de quelque 600 surnoms en fin d'ouvrage, sans être exhaustif, a le mérite de déblayer un domaine peu exploré jusqu'ici.

Collaborateur
Le Devoir

**LE QUÉBEC AUTREMENT
DIT ET UN TOUR DU
MONDE EN SURNOMS**
Henri Dorion et Pierre Lahoud
Éditions de l'Homme
Montréal, 2013, 271 pages

LA VITRINE



LITTÉRATURE JEUNESSE

LES TRÉSORS DE M. MONSIEUR
Geneviève Côté
Éditions Scholastic
Montréal, 2013, 32 pages

L'indépendance souveraine — et douillette — du chat sied à merveille au personnage de M. Monsieur, seul au milieu de tous ces objets neufs dont il aime s'entourer. Sitôt usés, maître chat les balancent dans son étang. Ni vu ni connu. Jusqu'à ce qu'un jour, taquinant le poisson, il repêche un monstre englouti... façonné de tout ce qu'il a jeté par le passé. Un monstre qui se révélera un véritable trésor à partager avec ses amis, dont M. Monsieur deviendra le plus ardent recycleur... Cette chouette petite fable écologique, mise en mots et en dessins expressifs par Geneviève Côté, plaira aux parents en panne d'inspiration pour aborder les dérives de la consommation à outrance. L'aspect leçon, ordinairement lassant, est ici agréablement soluble dans l'amitié et la créativité.

Frédérique Doyon



BANDE DESSINÉE

**LES AVENTURES DE SPIROU
ET FANTASIO**
TOME 53: DANS LES GRIFFES
DE LA VIPÈRE
Yoann et Vehlmann
Dupuis
Bruxelles, 2013, 46 planches

Après Spirou en loup-garou dans un Luna Park de milliardaires, revoici pour la 53^e aventure de la série notre groom en baskets dans le quartier des Marolles de Bruxelles, aux mêmes puces du Jeu de balle où Tintin, naguère, acheta la Licorne. Point de départ d'une aventure bien plus terrifiante que la précédente, où un vilain maître du monde à tête de Bowie s'achète par caprice le *Journal de Spirou*, la marque Spirou et Spirou lui-même «avec accessoires» (Spip!) en prime. Entre lubie de collectionneur fou, arrogance de l'argent au pouvoir, affres de la mondialisation et périls de la géolocalisation, c'est à une sacrée course-poursuite que le tandem Yoann-Vehlmann nous convie, où le salut passe par l'amitié, la débrouillardise et, coup de génie du scénario, le concours d'une jeune lectrice du *Journal de Spirou*. Mieux, tout ce qui nous lie à la mythique série est brillamment revisité, des décors rétro-futuristes à la Franquin au petit monde de Champignac-en-Cambrousse. Après 75 ans, belle démonstration, le slogan d'origine de l'hebdo belge tient bon. «*Spirou, ami, toujours.*»

Pour ceux qui auraient manqué, voir le texte de Fabien Delisle sur les archives du journal *Spirou* en page F 5 et sur notre site Internet à ledevoir.com/culture/livres

Sylvain Cormier

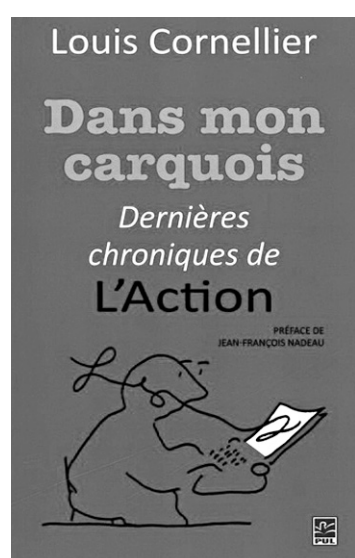
Louis Cornellier, l'archer du peuple

MICHEL LAPIERRE

Il y a chez Louis Cornellier, même dans sa chronique du *Devoir*, un accent populaire discret d'une grande force de persuasion. Cet accent fait, en particulier, le charme du nouveau livre du chroniqueur: *Dans mon carquois*. Cornellier y attaque le «discours de droite», digne d'un Richard Martineau ou d'un Mario Dumont, «matraqué dans presque tous les médias québécois». Contre la caricature du peuple, il est la voix réservée du vrai génie populaire.

Dans l'ouvrage, préfacé par Jean-François Nadeau, son collègue du *Devoir*, il rassemble ses «dernières chroniques de L'Action» (2011-2012), publiées avant qu'il n'ait cessé de collaborer à l'hebdomadaire lanauois. Indépendantiste et social-démocrate d'une persévérance rare, Cornellier réfute l'idéologie cucul la praline selon laquelle «le Québec va très mal, souffre d'immobilisme économique, est un enfer fiscal et est mené par les syndicats».

Avec une limpidité qui lui vient de son deuxième métier, celui d'enseignant, il explique qu'à cause d'une meilleure répartition de la richesse, le niveau de vie de la plupart des Québécois dépasse celui du commun des Américains, ces modèles sacrés brandis par notre droite idolâtre.



Sa cible politique favorite, le «monocle» caquiste François Legault, qui voit le cégep comme «une maudite belle place pour apprendre à fumer

**Contre la caricature du peuple,
il est la voix réservée du vrai génie
populaire**

de la drogue», lui rappelle la rusticité du créditiste Camil Samson (1935-2012).

Que ceux qui croient que la fraîcheur populaire et l'enracinement de l'intellectuel joliet cachent un conservatisme larvé se détrompent! Au cégep régional de Lanaudière, Cornellier se range du côté de ses

élèves lors du printemps érable.

Il est même disposé à dire oui, dans le contexte québécois, à la gratuité de l'enseignement qui, tient-il à préciser, «ne coûterait qu'entre 176 et 405 millions».

Sa résistance instinctive au conservatisme se manifeste aussi lorsqu'il rêve «d'un Plan Nord humain, plutôt que minier», pour réconcilier les Américains et les autres Québécois.

Exaspéré par une marotte de la droite sur la langue, il s'écrie: «Et qu'on ne vienne pas me dire que si le français recule au Québec, c'est parce qu'on le parle mal!»

Il sait trop que la vigueur d'une langue dépend de l'importance socioéconomique de ce moyen de communication et que l'on doit, par conséquent, renforcer la loi 101.

Le sort du français, il l'identifie tellement à l'ascension du peuple québécois qu'il le place au cœur de notre avenir politique. Une formule émouvante tombe de sa plume: «Ce n'est pas l'indépendance, mais bien la dépendance qui est dépassée.»

Le mot surprendra, de François Legault à Denis Coderre, les serviteurs populistes de la domination, ces «monocles» encroûtés dans les vieilles habitudes, mais réjouira ceux qui, spontanément, à l'instar de Cornellier, distinguent la démagogie de l'authentique cause du peuple: celle du progrès et de la liberté.

Collaborateur
Le Devoir

DANS MON CARQUOIS
Louis Cornellier
PUL
Québec, 2013, 180 pages

BIBLIQVENTE

**3 & 4 MAI
À LAVAL**

MÉGAVENTE DE LIVRES USAGÉS
POUR JEUNES ET ADULTES À 3,00\$ LE KILO.

PLUS DE 50 000 LIVRES, REVUES,
CD, DVD ET AUTRES.

HEURES D'OUVERTURE
VENDREDI 3 MAI: 17H À 21H
SAMEDI 4 MAI: 9H À 17H

ARÉNA CARTIER
100, rue Major, Laval-des-Rapides

311 ou 450 978-8000 (de l'extérieur de Laval)
www.ville.laval.qc.ca (onglet Culture)

LAVAL

BIBLIOTHÈQUES
de Laval

COLLECTIF SOUS LA DIRECTION
DE JEAN BARBE,
MARIE-FRANCE BAZZO
ET VINCENT MARISSAL

DE QUOI
LE QUÉBEC
A-T-IL BESOIN
EN ÉDUCATION?

RECUEIL D'ENTRETIENS
collectif sous la direction de
e, Marie-France Bazzo
cent Marissal
ÉAC

« [Marie-France] Bazzo, Vincent Marissal et Jean Barbe donnent [...] la parole à onze personnes proches du milieu [...], qui posent des diagnostics justes et partagent leurs vues, parfois très pratiques, sur le système idéal. Décrochage, écoles privées versus écoles publiques, culture générale... les thèmes sont éculés (peut-être pas, au fond), mais le livre a le mérite de les revisiter intelligemment, en allant à l'essentiel. »

Lisa-Marie Gervais, *Le Devoir*

LEMÉAC

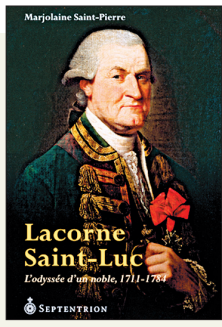
514 524-5558 lemeac@lemeac.com

514 524-5558 lemeac@lemeac.com

Québec

ESSAIS

LA VITRINE

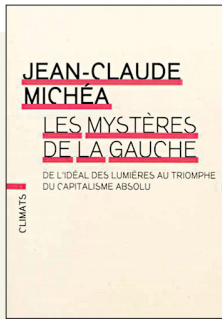


HISTOIRE

**LACORNE SAINT-LUC
L'ODYSSÉE D'UN NOBLE 1711-1784**
Marjolaine Saint-Pierre
Septentrion
Québec, 2013, 404 pages

C'est par l'entremise d'un documentaire américain que Marjolaine Saint-Pierre a découvert le Montréalais Luc de La Corne Saint-Luc, dont elle relate la vie mouvementée. Ce capitaine d'infanterie, qui s'est enrichi dans le commerce des fourrures, fait office d'interprète auprès des nations amérindiennes au cours de la guerre de la Conquête. En 1761, il s'embarque à bord de l'*Auguste* à destination de la France afin d'assurer l'avenir de ses enfants. Le navire se brise toutefois sur les côtes du Cap-Breton dans ce que l'auteure décrit comme le « plus lugubre épisode de l'émigration canadienne » de l'après-guerre. Endeuillé par la mort de ses deux fils et de son frère, le quinquagénaire parcourt près de 1000 kilomètres en raquettes pour rejoindre Québec en passant par l'ancienne Acadie. Installé à Montréal, il encourage la révolte amérindienne de Pontiac en alimentant la rumeur d'une reconquête française du pays et également un rôle ambigu en 1775 lors de l'invasion américaine, avant de combattre les révolutionnaires aux côtés de l'armée britannique. Un différend avec le général Burgoyne l'amène à publier le récit de son naufrage afin d'attirer la sympathie de l'opinion publique. Il s'agit du premier texte original canadien imprimé sous forme de livre au Québec.

Dave Noël



ESSAI

**LES MYSTÈRES DE LA GAUCHE
DE L'IDÉAL DES LUMIÈRES AU TRIOMPHE
DU CAPITALISME ABSOLU**
Jean-Claude Michéa
Climats
Paris, 2013, 133 pages

Le nom de « gauche » est-il encore aujourd'hui capable de fédérer tous ceux qui sont indignés par les dérives des élites capitalistes ? Pas selon le philosophe Jean-Claude Michéa, pourfendeur depuis plusieurs années des partis dits de gauche, qui auraient renié les idéaux socialistes et trahi les classes populaires en défendant des valeurs de plus en plus individualistes et libérales. Dans son plus récent ouvrage, très collé sur la réalité française, il dénonce « le ralliement, aujourd'hui universel, de la gauche moderne au culte de la croissance, de la compétitivité et de la mondialisation ». Des regroupements comme ceux des indignés en Europe ou d'Occupy Wall Street aux États-Unis sont plus susceptibles de rallier ce qu'il appelle « le petit peuple ». Une critique fine, éclairante, mais parfois désincarnée des égarements de la gauche telle qu'incarnée par le Parti socialiste français en particulier.

Paul Bennett

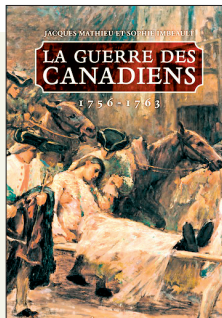


ARCHITECTURE

MAISONS DANS LES ARBRES
Taschen
Philippe Jodidio
Paris, 2012, 350 pages

L'architecture contemporaine investit le fantasme de la maison dans les arbres, transformant ces refuges issus de la nostalgie de l'enfance en toutes sortes de structures futuristes, aussi belles qu'insolites. Au contraire des nombreux livres publiés sur le sujet, ce dernier ouvrage compile les projets les plus avant-gardistes réalisés par des architectes, utopistes de la forme. Dôme géodésique, structure de verre soutenue par des câbles, cabine oblongue accrochée aux cimes : la maison perchée du troisième millénaire se raffine et prend les contours les plus inédits. Taillée dans la tôle ondulée, la fibre de verre, le plexiglas ou juchée sur pilotis d'acier, l'icône se métamorphose en d'étranges vaisseaux suspendus, dotés de hublots ou de toits amovibles, flottant dans l'air parmi les arbres. Ce bouquin présente un concentré des gîtes, refuges, hôtels, restaurants et autres refuges nés de cette quête de l'oasis perchée, chez qui le modernisme fait désormais irruption.

Isabelle Paré



HISTOIRE

LA GUERRE DES CANADIENS
Jacques Mathieu et Sophie Imbeault
Septentrion
Québec, 2013, 270 pages

À l'instar des conflits modernes, la guerre de la Conquête a entraîné des « dommages collatéraux » dont on a sous-estimé l'ampleur. Les milliers de vies brisées par le changement d'empire sortent de l'anonymat dans *La guerre des Canadiens* de Jacques Mathieu et Sophie Imbeault. L'ouvrage porte principalement sur les campagnes de 1759 et de 1760 qui se sont déroulées au cœur de la vallée du Saint-Laurent. On assiste alors à la mobilisation de la quasi-totalité des hommes en état de porter les armes, dont des vieillards et des adolescents. À la bataille des plaines d'Abraham, c'est près de la moitié de l'armée française qui est composée de Canadiens. Ces derniers affrontent également les Britanniques en périphérie de Québec, où les altercations font de nombreuses victimes répertoriées par les auteurs. Au-delà des combats, c'est par les maladies épidémiques et les privations que la guerre fait des ravages. En témoignent les pointes de mortalités enregistrées dans les mois qui suivent la chute de la capitale. Mathieu et Imbeault évoquent également les difficultés de « réinsertion sociale » des membres de la noblesse canadienne émigrés en France au terme du conflit. Cet ouvrage permet de relativiser la thèse de la Conquête providentielle.

Dave Noël

Le nouveau pape en livres



LOUIS CORNELIER

A lors, ce méconnu Bergoglio devenu pape, qui est-il, qu'annonce-t-il, à quoi doit-on s'attendre de sa part ? Comme il fallait s'y attendre, depuis le 13 mars dernier, l'activité éditoriale autour du nouveau et inattendu souverain pontife bat son plein. Les catholiques, comme les autres, veulent savoir à qui ils ont affaire, au-delà des rumeurs qui courent sur le personnage depuis son élection. Le pape François, en effet, n'était pas élu depuis dix minutes que, déjà, des accusations fusaient à son endroit. Ce pape, entendait-on, aurait eu un comportement condamnable à l'époque de la dictature argentine (1976-1983).

Rapidement, dans la soirée du 13 mars, cette affirmation, en plus de celle selon laquelle le nouveau pape serait un conservateur rigide en matière de morale sexuelle, s'est imposée comme une vérité dans certains milieux, pendant que des catholiques enthousiastes s'exaltaient devant ce pape des pauvres. Qu'en est-il, dans les faits ? Est-il possible, dans ce dossier, d'éviter autant la mauvaise foi que la complaisance pour se faire une idée juste du 266^e pape ?

Difficile synthèse
Dans *François. Pape du Nouveau Monde*, un des premiers livres présentant ce pape à paraître en français, le journaliste catholique français Michel Cool propose un chaleureux portrait du successeur de Benoît XVI. Il évoque son « style inédit, à la fois dépouillé et recueilli », caractérisé par la « sobriété ».

Une hagiographie
Traduite de l'italien par le théologien québécois Jean-Pierre Prévost, *François, le pape des pauvres*, qui se veut la première biographie du nouveau pape à paraître en français, est plutôt une hagiographie. Vaticaniste au quotidien *La Stampa* (La Presse, en italien), Andrea Tornielli ne cache pas son admiration pour Bergoglio, ce pape des pauvres qui se déplace en bus et en métro, qui aime le football

et le film *Le festin de Babette* et qui, en tout, se fait proche des humbles. Tornielli, qui raconte que sa femme a pleuré de joie en apprenant la nomination de Bergoglio, consacre de longs passages de son livre à réfuter les accusations formulées à l'encontre du pape quant à sa servilité envers la junte militaire argentine. Depuis la chute de la dictature, écrit-il, de nombreuses enquêtes ont été menées et aucune charge n'a été retenue contre Bergoglio. L'Église d'Argentine a eu des complicités avec le régime de Videla, mais le comportement de Bergoglio, lui, aurait été irréprochable.

Rédigée à la gloire de François par un journaliste ouvertement catholique, cette biographie au style simple et fluide a, comme le nouveau pape, des charmes, mais, par excès d'enthousiasme, elle fait l'impasse sur certains sujets qui fâchent.

La source principale
Source principale des deux ouvrages précédents, *Je crois en l'homme*, un livre de conversations avec Bergoglio, est assurément l'ouvrage à lire pour bien connaître le pape. Menés en 2009 et 2010 par les journalistes Francesca Ambrogetti (une Italienne) et Sergio Rubin (un Argentin), ces entretiens offrent le meilleur résumé de la vie et de la pensée de Bergoglio. On comprend, en le lisant, que ce pape est bel et bien conservateur sur le plan de la doctrine morale (avortement, homosexualité, célibat des prêtres), même s'il affirme (dans le livre de Tornielli) que « nos certitudes peuvent devenir un mur, une prison qui enferme l'Esprit saint ». Eh oui !

On comprend aussi, cependant, que François souhaiterait surtout insister sur le kérygme, c'est-à-dire l'annonce

de Jésus-Christ, Dieu fait homme, contenu essentiel de la foi catholique, et sur le fait que la doctrine sociale ne se résume pas à faire l'aumône, mais impose d'engager la lutte contre des structures socio-économiques injustes et contre une « éthique du gagnant ».

Tout compte fait, c'est le dominicain français Alain Durand, cité par Michel Cool, qui résume le mieux les attentes que l'on est en droit d'avoir quant à ce nouveau pape : rien de nouveau, malheureusement, en matière de doctrine morale, mais une nouvelle fermeté en matière de doctrine sociale. « Pour lui, dit Durand, la pauvreté est une violation des droits de l'homme. Il ne s'agit donc plus de célébrer le pauvre en prônant une attitude admirative et quasi contemplative à son égard, comme cela semble de plus en plus à la mode chez les chrétiens [...], mais de lutter avec les pauvres contre la pauvreté. » Si François allait en ce sens, on pourrait le suivre sur ce terrain et s'occuper sans lui du reste.

louisco@sympatico.ca

**FRANÇOIS
PAPE DU NOUVEAU MONDE**
Michel Cool
Salvator/Yves Briand
Paris, 2013, 128 pages

**FRANÇOIS, LE PAPE
DES PAUVRES**
Andrea Tornielli
Traduit de l'italien par
Jean-Pierre Prévost
Bayard
Paris, 2013, 200 pages

**LE PAPE FRANÇOIS
JE CROIS EN L'HOMME**
Conversations avec
Jorge Bergoglio
Francesca Ambrogetti
et Sergio Rubin
Flammarion
Paris, 2013, 240 pages

Polanski, Lucas et les Coen

FRANÇOIS LÉVESQUE

Trois nouveaux titres dans la collection « Les maîtres du cinéma ». Consacrés à Roman Polanski, à George Lucas et aux frères Coen, ces ouvrages jouissent d'une illustration abondante, mais de qualité inégale, celle-ci déployée au sein d'un graphisme guère stimulant. Le contenu critique, en revanche, reste valable et intéressant, quoique parfois chiche.

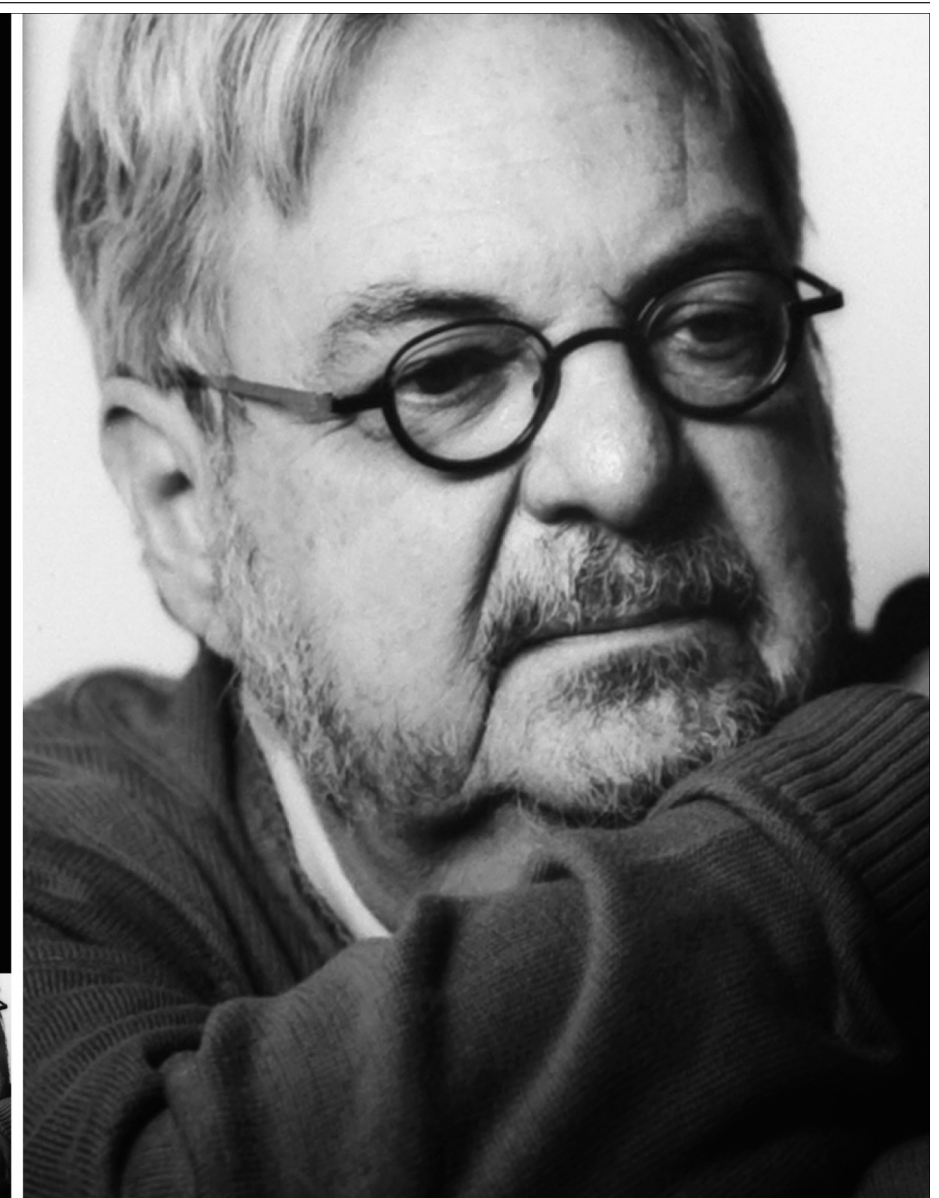
Fidèles à la formule établie, les trois livres privilégient une approche chronologique. C'est le cas de *Roman Polanski*, dans lequel David Ehrenstein subdivise beaucoup tout en passant à côté — étonnamment — du thème fédérateur de l'enfermement qui marque entre autres les fameux « films-appartements » du cinéaste (*Repulsion*, *Rosemary's Baby*, *Le locataire*, *Carnage*, voire *Cul-de-sac*, *What?* et *Death and the Maiden*).

Chantre d'un tout autre type de cinéma, mais figure non moins marquante du septième art, George Lucas voit sa vie et son œuvre plus relatées qu'explorées dans le livre du même nom, travail de Karina Longworth. Dans ce cas-ci, on ne sent guère la passion de l'auteure pour son sujet, s'en remettant souvent davantage à l'anecdote qu'à l'analyse. Et lorsqu'elle se risque à la seconde, ses assertions laissent parfois perplexes. « Par sa morale didactique tout à fait consciente, Star Wars va à l'encontre du mode de pensée de nombreux films hollywoodiens », affirme-t-elle par exemple.

Avec *Joel et Ethan Coen*, on a un portrait exhaustif et, pour le compte, plus dense sur le plan de l'analyse signé par Ian Nathan. Un chapitre entier dévoué à *Barton Fink*, lauréat de la Palme d'or, et à *The Hudsucker Proxy*, une satire aussi brillante que mal aimée, est en cela représentatif de la qualité supérieure (toute relative s'entend) de ce troisième ouvrage.

Le Devoir

MICHEL TREMBLAY



Au hasard la chance

« À travers ce quintuple portrait de l'émouvante et arrogante Ti-Lou, où flotte un capiteux parfum fatal sur le pittoresque Montréal des années 20, Tremblay se prête à une réflexion tour à tour grinçante, mélancolique et lucide sur la vieillesse, la solitude et la mort. »

Manon Dumais, *Voir*

« Impossible de ne pas aimer Ti-Lou, en lutte contre un monde d'hommes et une société hypocrite. [...] Toute la *Diaspora des Desrosiers* est un hommage à ces femmes qui n'ont pas eu le choix d'être courageuses, mais du lot, c'est Ti-Lou peut-être qui est la plus consciente de son combat. »

Chantal Guy, *La Presse*

LEMÉAC • ACTES SUD

514 524-5558 lemeac@lemeac.com

Société de développement
de l'édition
culturelle
Québec